Document generated on 04/29/2025 4:48 a.m.

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Nouvelles

Claude-Guy Jasmin

Volume 20, Number 2 (116), March–April 1978

URI: https://id.erudit.org/iderudit/60049ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Jasmin, C.-G. (1978). Nouvelles. *Liberté*, *20*(2), 49–73.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1978

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Claude-Guy Jasmin (Guy, pour ne pas le confondre avec l'autre) est né à Montréal, au printemps de 1946. Il a été correspondant, non par masochisme mais par nécessité, de Montréal-Matin *à Québec et s'est exilé à Aix-en-Provence en 1971, où il a terminé une thèse de doctorat sur Jean Giono. Il vit à Châteaunoir, dans les pinèdes que Cézanne peignit et où Roland Giguère inventa « l'abominable femme des neiges ». Actuellement, il enseigne l'histoire de l'art à l'université de Provence, joue à la pétanque et prépare un roman.*

FRANÇOIS HÉBERT

Fièvre

A l'est d'Aix-en-Provence, entre les départementales 10 et 17, s'étend un plateau qui brusquement se casse en vue de la Sainte-Victoire en un éboulis blanc de rochers nus. De là, la montagne paraît toute propre ; pourtant elle est à plus d'une heure de marche si, en obliquant vers le nord, on contourne le large puits qui fut creusé par le torrent qui descendait jadis de la montagne et se trouve aujourd'hui barré deux fois par les ouvrages de Bimont et de Zola.

Deux grands platanes poussent au plus profond de ce puits comme des abîmes de l'âme le délire : trop verts, trop épais, trop luxuriants, réfutés par l'épineuse végétation grise qui s'accroche aux pentes et aux parois qui les entourent. Plantés sans doute il y a un siècle, au moment de la construction du Zola, ces deux jumeaux n'ont plus été taillés depuis la guerre et se sont mis à couvrir peu à peu une énorme étendue de terrain. Une grande maison qui est leur contempo-

raine se réfugie maintenant sous leur ombre avec toutes ses dépendances, y compris, face à la porte, de l'autre côté d'une placette qui s'amenuise à mesure que grossit le tronc des platanes, une fontaine qui déborde en hiver et persiste à pousser même au coeur de l'été un petit cri glacé aussitôt étouffé par les couvertures tissées par cigales, grillons et criquets électriques.

Cette maison a été restaurée l'année dernière par je ne sais quelle organisation d'excursionnistes, mais il y a trois ans, habitait dans des ruines à odeur de vieux plâtre, rongées par une humidité plus rageuse de ne pouvoir s'exercer que là, sous ces feuillages noirs, dans le bavardage valéryen de la fontaine, le plus étrange ami que j'eusse jamais fréquenté.

Il n'admettait de visites que les nuits de pleine lune, d'ailleurs seul moment du mois où l'on pouvait se risquer la nuit sur les sentiers de Bibémus sans risque de se casser la figure. Le jour, il travaillait, faisait de brèves courses à Aix ou à Palette, rendait ses visites, vivait. La nuit, sauf à la pleine lune, Dieu seul sait ce qu'il pouvait fabriquer.

Un soir de mars, il devait être près de sept heures, la lune n'avait pas encore paru au-dessus du trou, je fus surpris de n'apercevoir en arrivant aucune lumière. Sûr d'être arrivé le premier, je pénétrai dans les ruines. La porte de son cagibi était fermée. Derrière, on semblait gonfler difficilement un gros ballon à petits coups répétés.

Il asphyxiait. Quand j'eus allumé la lampe, je le vis rouge, suant et grelottant. Je me décidai immédiatement à me charger de tout et à veiller sur lui aussi longtemps qu'il faudrait pour le remettre sur pieds et en état de mener à nouveau sa vie si bizarre ou n'importe quelle autre.

— Léon !

— La lune est pleine ? demanda-t-il en ouvrant les yeux. « J'ai soif. »

Je courus à la fontaine. La lune venait de se caler dans un creux de la montagne et me considérait entre deux branches basses de son oeil révulsé. Elle déversait dans cet ancien fond de lac une lumière peu catholique et faisait marcher sur le débouché du sentier une brume épaisse comme de la

crème. Au pied de l'éboulis, de l'autre côté du canal d'irrigation, une bête froissait délicatement des feuilles mortes.

Comme il ne vente jamais ici dessous, tout autour de la place les feuilles des platanes se sont accumulées sur de si prodigieuses épaisseurs que toute vie en est étouffée, sauf celle d'une colonie de hérissons qui croissaient et se multipliaient sous la bénédiction et les soins quasi paternels de Léon qui les aimait. Je supposai que ces animaux, habitués à des distributions de vivres quotidiennes, manifestaient une inquiétude somme toute assez comparable à la mienne devant cette nouvelle bizarrerie de notre... maître.

C'était bien la première fois que ce mot me passait par la tête, mais toute cette année, la pleine lune avait été l'occasion de réunions grâce auxquelles j'avais pu vivre dans une vraie sérénité. Léon les dirigeait sans en avoir l'air et elles consistaient simplement en un vigoureux lavage, brossage et nettoyage de l'esprit et de l'âme. Je ne peux guère en dire davantage car elles prenaient chaque fois un tour inattendu, mais j'en sortais au petit matin comme purifié, sans autre désir que celui du bonheur avec une femme. Mais Léon est loin d'être un sorcier, du moins un de ceux qu'on imagine.

Un seul mystère l'entourait, celui de son âge. « La mort se rapproche et devient plus probable à mesure qu'avance la vie, avait-il répondu à la question d'un de mes amis, mais vivre consiste à désirer l'improbable et le lointain. L'âge n'est qu'un petit obstacle de plus. » Voulait-il rire ? Nous avions compris, outre que nous ne saurions jamais s'il avait trente ou cinquante ans (ces deux opinions extrêmes ayant des partisans), qu'il mourrait quand la mort serait désirable.

Ma bouteille était pleine et mes doigts gelés quand j'entendis cette fois des bruits de pas et vis deux visages émerger de la brume, y flotter un instant comme deux jaunes d'oeufs sur l'albumine avec leurs cheveux d'un blond très pâle, puis retrouver les corps qu'avaient promis les pas. Je m'avançai pour leur expliquer brièvement la situation. C'étaient deux jeunes femmes. Elles étaient émouvantes et belles, sûrement les plus belles femmes que j'eusse jamais vues et on a peut-être cette impression une ou deux fois dans sa vie. Enfin, elles se ressemblaient si exactement que je ne pouvais les

distinguer qu'à leurs vêtements : toutes deux portaient de longues robes anciennes, mais l'une était blanche et l'autre rouge. Je crus reconnaître des anges. Elles m'écoutèrent cependant puis m'accompagnèrent en silence jusqu'à ce qu'il est difficile d'appeler le chevet de Léon. Elles s'assirent très naturellement au pied de la paillasse en me regardant le faire boire puis l'aider à s'asseoir.

— Sais-tu leurs noms ? demanda-t-il soudain. « Elles s'appellent Vous et Moi. »

Je souris à cette incompréhensible ironie, mais elles inclinèrent leur tête charmante et firent briller de petites dents comme des étoiles. Je voulus savoir si elles étaient jumelles. Elles sourirent encore, acquiesçant à la manière japonaise. Je jetai à mon ami un regard interrogateur. Il semblait préoccupé. Au bout d'un moment, il répondit par un regard étrange qui me fit tressaillir et que je ne compris pas. Le silence s'installa. Léon avait fermé les yeux comme pour se recueillir ; des deux femmes se dégageait une aisance telle qu'il me parut merveilleux de vivre dans un silence éternel pourvu qu'ils soient là tous les trois.

Je décris brièvement le cagibi où le silence se prolongeait dans cette lumière de la lampe à pétrole qui va si bien aux endroits resserrés, cabanons, remises ou caves, ce à quoi pouvait faire penser cet endroit où la poussière s'était accumulée depuis quelques jours. Léon qui respirait sans difficulté depuis qu'elles étaient là avait choisi ces ruines un été, deux ans plus tôt, et n'avait bâti ce réduit qu'à l'automne. Le coin le mieux conservé de la maison en formait deux côtés dont l'un, au sud, était percé d'une assez grande fenêtre aux carreaux intacts ; les deux autres côtés du rectangle n'étaient que planches branlantes destinées à diminuer la force des courants d'air. Il avait tendu par-dessus le tout une toile sur laquelle s'écrasaient des plâtras et, les jours de mauvais temps, deux ou trois grosses gouttes obstinées. Ça ne servait que de chambre à coucher et, à l'extrême rigueur, de lieu de travail. Léon qui avait aménagé sa cuisine dans un autre recoin des ruines avait l'habitude de travailler dehors par tous les temps. Dans son vocabulaire, travailler signifiait s'asseoir dans la

position du lotus et ne rien faire. Il n'y avait donc rien d'autre là qu'un amas d'herbes séchées entouré de toile qu'il appelait son lit parce qu'il y étendait son sac de couchage, une petite table, une chaise et un gros parka suspendu à un clou et je voyais ce clou pour la première fois parce que Léon, toujours dans son sac, avait aussi le manteau sur son dos.

Je m'étais attendu à ce que d'autres amis viennent nous rejoindre et je me surprenais de leur retard quand un éclair éblouissant photographia de l'autre côté du lit, dans le cadre de la fenêtre, les moindres détails illuminés de la ramure d'un des platanes. Il plut. Je ne m'étais pas rendu compte de l'orage qui s'était préparé depuis le crépuscule parce qu'il s'était formé de façon tout à fait singulière au sud-ouest et que j'avais marché vers l'est.

Je me sentis alors le devoir de rompre le silence et de ramener tout ce monde à la raison. Je parlai de l'orage, des communications difficiles avec la ville et un éventuel médecin. Comme ils ne semblaient pas entendre, j'élevai un peu la voix :

« Le mieux serait qu'il dorme et que nous le laissions tranquille ; malheureusement (mais n'en étais-je pas heureux au fond ?), la pluie nous force à passer la nuit ici. A l'aube, j'irai à Aix chercher un médecin, mais maintenant, tâchons de nous installer le plus confortablement possible et dormons. Quant à toi, Léon, réveille-moi au moindre prétexte : tu n'as qu'à étendre le bras, je suis ici.

« N'êtes-vous pas d'accord avec moi ? » dis-je enfin, quêtant une réponse qui, ne venant toujours pas, me relança dans un autre discours : « Je crois pourtant qu'il pourrait être dangereux pour Léon de prolonger cette soirée. Il m'a l'air épuisé ; il a dû souffrir seul et sans soin pendant qui sait combien de jours, et cela ne prédispose certainement pas...

« Mais, j'y pense, peut-être as-tu faim ? » m'écriai-je tout à coup. Et comme je me levais instinctivement pour chercher quelque chose, il me fit signe de me rasseoir :

— Je te remercie, ce n'est pas la peine. Reste avec nous, je n'ai pas faim.

Je t'ai dit qu'elles s'appellent Vous et Moi. C'est vrai. Elles sont arrivées il y a trois jours et, ne t'en fais pas, elles se sont occupées de moi. Elles ont beau n'être pas bavardes, je les trouve éloquentes. Regarde-les. On jurerait qu'elles sont semblables. Regarde. Des soeurs jumelles, comme tu dis... Laquelle choisirais-tu ?

Les éclairs tombaient sans arrêt, inondant le réduit d'une lumière assez effrayante. Les deux femmes ne paraissaient pas s'en inquiéter. Je suivis le conseil de mon ami et, malgré ma timidité, je me forçai à leur jeter plus que de rapides coups d'oeil. Elles répondirent à mon regard d'une façon telle que mon esprit vacilla et s'écroula dans le temps de me dire : « Je deviens fou ! » Elle s'offraient. Il n'y a pas d'autre mot. Je n'ai jamais vu un tel regard chez aucun être humain, un regard qui disait à ce point *tout* qu'il annihilait tous les mots, les renvoyait à je ne sais quelle vie risiblement humaine. Il disait : « Je te désire, je te veux et rien ne compte que ce désir, cette volonté », mais il ne le disait pas non plus.

Soudain, je compris la fièvre de mon ami, je compris qu'ils étaient là depuis trois jours et sans doute trois nuits, qu'il *choisissait* et que moi aussi maintenant j'avais un rôle.

La nuit passa lentement. Léon était dans son lit et j'étais assis par terre à côté de lui. Les deux femmes nous faisaient face, le dos contre la porte, si bien que la pensée que nous étions prisonniers et qu'il n'était plus possible de sortir avant que la décision soit prise me frappa, mais sans m'effrayer. J'étais surtout fasciné. Du moins, maintenant que j'ai le loisir d'y penser, je vois que c'est le mot le moins inexact, le moins susceptible d'induire en erreur. Je voulus me perdre dans leur contemplation, dans l'entremêlement, le chassé-croisé des regards, car tantôt l'une tantôt l'autre me lançait un de ces regards inqualifiables, à la limite de l'obscénité, regards suppliants, abandonnés, regards de folles ou de saintes — silence et regards pendant que l'intensité croissait, magnétique. Car pourquoi moi ? Qu'ont-elles à me vouloir moi ? Que suis-je pour être ainsi désiré ? La seule réponse à ces questions était qu'elles désiraient tout le monde ainsi et que ce soir, c'était moi parce que j'étais là.

Il n'était plus question de dormir. Pas une fois, je pense, je ne bougeai. Je m'étais mis moi aussi dans la position du lotus qui est la plus naturelle et la seule qui permette l'immobilité absolue et l'oubli du corps. Je vécus ainsi une sorte de satori incroyable. Et chaque fois que l'une d'elles dirigeait son regard lumineux vers moi, je tentais de toutes mes forces de répondre en soulevant mon âme à sa rencontre. Mais c'était Léon surtout qu'elles « regardaient » et *je ne pouvais pas* le voir. Je comprenais qu'elles tentaient tour à tour de l'aspirer par les yeux à l'intérieur d'une âme que je ne pouvais imaginer. Je voyais bien que lorsqu'elles se tournaient vers moi, c'était toujours dans une sorte de moment de repos. Mais j'avais cessé de me soucier de lui ou de moi, je n'étais là que pour tenter de répondre aux dons inouïs qu'elles me faisaient par d'autres dons et d'abord le même, l'offre totale de ce que je suis et, puisque cela n'était rien, que je ne pouvais prétendre combler leur désir avec l'insignifiance de mon moi, l'offre de tout ce que je pouvais rassembler du monde en moi.

J'en viens enfin à méditer sur ces noms communs et singuliers, rassurants et clairs, mais inquiétants et mystérieux, qui me faisaient éprouver quelque chose comme la frustration de devinettes enfantines. J'en arrivai pourtant vite à une conclusion qui me poussa à redoubler l'intensité de mon offre. Comment ma vie aurait-elle pu encore compter ? Je commençais à deviner laquelle il allait choisir et j'eus peur pour lui. Je n'avais jusqu'alors remarqué aucune différence entre les deux femmes, mais au moment où je compris à qui j'avais affaire, je vis une lueur violette dans l'oeil de la femme en rouge, que n'avait jamais reflétée l'oeil noir de sa soeur. Alors fulgura en moi l'évidence, et la passion jusqu'alors indiscernable et unique qu'elles appelaient se scinda violemment. Comment avais-je pu vivre sans voir la différence ?

Au moment où j'allais bondir, Léon cria de toutes ses forces, d'un aboi bref, injuste : « Moi ! »

Alors, la mort blanche se leva et vint l'embrasser sur les lèvres.

Don Juan

« Don Juan était un petit capitaine. Il conquérait les femmes comme César Borgia les places-fortes. Après quelques jours d'une cour galante, il s'y faisait accueillir, en jouissait tambour battant et courait à une autre. Il ne mérita jamais que l'oubli ou le mépris.

« Mais Temügin... A Merv dont il venait de décapiter les habitants, massacrer les animaux et mettre les champs en friche, il dicta au chroniqueur : « Je reviens à la simplicité, je retourne à la pureté. »

« C'était donc un artiste. La simplicité, la pureté, Mademoiselle, c'est l'enfant ou le squelette, c'est le raccourci vers l'âme que Genghis Khan avait trouvé.

« Moi, j'ai appris qu'aucune femme ne peut répondre sans en être dévastée comme Bukhârâ, Herât et Samarkande à un amour simple et pur. A vouloir revenir, retourner, on tombe sur la haine, la folie, la mort. »

L'homme qui me tint ces étranges propos m'avait été présenté quelques semaines plus tôt au club d'échecs de Parme où un brusque amour pour le Corrège, le jambon cru et les couleurs tendres de cette ville tranquille m'avait fait désirer y vivre quelques semaines. Or quand je connus mieux celui qui au nom de signor Djiovan Camponegro s'était incliné vers moi, tout cela pâlit devant lui et son curieux destin. Je prolongeai mon séjour.

C'était un homme grand, sec, qui donnait une impression d'énergie implacable et polie. Il avait peu d'amis. Il était d'une froide courtoisie avec tous, comme exilé dans sa propre ville. Je n'ai pas su pourquoi je lui plus : il ne parut jamais disposé à me faire la cour. Nous jouions beaucoup aux échecs et nous y trouvions d'indéfinissables affinités : il acceptait mes Nimzovitch, je ne disais pas toujours non à ses Italiennes ; le plus souvent nous étions penchés sur les mouvements tournants de Siciliennes, sur cette sorte de beauté tourmentée qui force les solutions extrêmes. Djiovan ne jouait jamais les finales. Se battre pour un pion lui semblait humiliant.

J'étais au club la seule femme et seule à le battre quelquefois. Cela suffit à intriguer les hommes, rarement à les disposer en ma faveur. On imagine mal qu'une femme soit à la hauteur d'une partie d'échecs : c'est qu'elle s'y sent toujours supérieure. Ce jeu d'hommes dévoile les mécanismes purs de sa conquête. Il faut supposer aux femmes qui le pratiquent beaucoup de curiosité ou quelque monstrueux désir. Mettons que je sois curieuse.

Mais Djiovan jouait mieux du piano. Je l'entendis plusieurs fois chez lui. Il étudiait Schubert, les sonates des derniers jours. J'aimais l'écouter. J'aimais le voir quitter le sourire ironique dont il se départit si rarement, plonger dans la musique comme dans un large fleuve.

— A chaque fois, dit-il un soir, c'est une purification... Et vous, comment faites-vous ?

Son sourire était revenu.

— J'écris.

— Oui, répondit-il plus tard, mais ce n'est pas pareil.

Le jour où nous allâmes au *Centro episcopale,* il faisait très froid, dans la rue tous les sons avaient mué, plus secs. Il m'y avait montré avec beaucoup d'enthousiasme quelques sculptures d'Antelami et nous avions pris au retour la strada Farini en direction du quartier de la citadelle où il habite. A l'endroit où débouche sur la gauche le borgo Felino, celui-ci s'élargit en une petite place où s'élève une de ces nombreuses églises sans charme qui font pourtant celui de tant de villes italiennes. Une jeune femme qui semblait en sortir marcha sur nous.

Elle avait des cheveux fauves qui avivaient un visage fort pâle. Sa bouche semblait une blessure ouverte dont les lèvres exprimaient la souffrance frémissante à laquelle répondaient des yeux grands et presque noirs.

Je n'avais jamais vu cette femme qui me prit par le bras si résolument et avec tant de passion que, forcée de la suivre, je plantai là Djiovan. Il avait eu le temps de murmurer pour lui-même quelque chose d'apocalyptique, quelque chose comme, je ne sais plus : « Il primo angelo » ?

L'autre m'entraînait d'une main ferme, parlant très vite, très bas, d'une voix sourde. Je ne comprenais que son éton-

nement, sa colère de me voir avec « lui », la violence qui la submergeait. Je la priai de parler plus lentement ou, si elle en était incapable, de s'exprimer en français.

— Vous êtes Française, s'écria-t-elle. Attention. Méfiez-vous de Camponegro. Il ne faut pas lui parler. Moi seule. Qu'il vive jusqu'à sa mort dans un désert, voilà qui serait bien.

Je fus stupéfaite et elle ajoutait encore dans un souffle : « Vous allez tout lui dire, n'est-ce pas ? Profitez-en pour l'assurer que j'ai pour lui un sentiment dont il n'a pas l'habitude, que ma haine est démesurée. » Nous fîmes encore quelques pas très vite puis elle s'arrêta pile et, me regardant en face presque tendrement, elle dit : « Je suis contessina Clara de Banchi. Voici l'adresse de ma maison. Venez à dix heures ce soir. Je veux vous dire qui est Camponegro. »

Elle lâcha mon bras, se glissa au volant d'une Alpha blanche qui démarra en miaulant. Sa carte m'indiquait le numéro 9, viale San Michele.

Djiovan vint me rejoindre. Nous reprîmes le chemin de sa maison et la conversation interrompue. Il ne posa pas de questions. Le dîner fut excellent, j'admirai encore ses dons de conteur en riant beaucoup. Au dessert, je revins sur l'incident de l'après-midi.

— Vous avez pu voir la carte qu'elle m'a laissée. Je suis invitée à passer tout à l'heure. J'ai envie de m'y rendre, mais n'allez-vous pas m'en vouloir ?

— Allez l'écouter. Elle vous dira de moi beaucoup de mal, mais si je dois un jour vous dire l'histoire de notre... amour, il vaut mieux sans doute que vous sachiez déjà comment elle me hait.

— Cela me semble raisonnable, dis-je et je ramassai mon sac. Mais pourquoi avez-vous hésité avant de prononcer le mot « amour » ?

— Il traîne partout.

* * *

Clara de Banchi me reçut dans une ample robe d'intérieur très ornée. J'étais en jeans ; je fus peu disposée à lui prêter une oreille complice. Elle me précéda à travers toute

une série de pièces assez obscures jusqu'à un salon de taille plus modeste dont le mobilier était étrangement et admirablement composé de pièces de collection anciennes et de quelques modèles du Bauhaus. Comme nous nous asseyions l'une en face de l'autre près d'une cheminée où brûlait un grand feu, un domestique et de légers bruits de cristaux entrechoqués entrèrent. Je choisis un cognac. La contessina renvoya domestique et bouteilles, nous fûmes seules.

Je savais qu'elle faisait partie d'une des plus illustres familles de l'Emilie et j'étais fâchée de sentir en moi le respect impressionné du Barbare, de l'Américaine au seuil d'un monde aussi étranger et pressenti comme aussi magnifique, délicat, incompréhensible et cruel que ceux de l'Avesta, du Hi t'seu ou du Sefer ha-Zohar. J'attendais dans une assez grande tension et pour rien au monde je n'aurais pris la première la parole. Nous nous observions en silence depuis un peu trop de temps quand je m'aperçus qu'elle murmurait quelques paroles où il était question de Dieu et d'enfer et qui s'éclairèrent quand elle ajouta d'une voix forte : « Vous ne me croirez pas. Je vous jure que l'Enfer même serait trop doux pour lui. »

Elle n'avait pas crié, mais c'était tout près du cri. Elle me regardait durement, mais elle ne me faisait pas peur. Il y avait là une certaine virtuosité et j'étais occupée à me demander quel part de jeu il fallait reconnaître là, car le mot « enfer » n'est-il pas toujours aussi théâtral qu'à la fin de l'opéra de Mozart ? Ce n'était pourtant pas sa sincérité que je mettais en doute, peut-être la distance à laquelle il convenait d'entendre ce qui allait suivre. Mais oui, j'étais tout à fait contente : le romantisme n'était pas mort à Parme, il y était devenu convulsionnaire et, comme elle ajoutait, plus bas, de sorte que je fus un moment tentée de tendre l'oreille : « Il me faut vous convaincre de l'inimaginable », je m'aperçus que je me calais au contraire dans son fauteuil comme au lever d'un rideau.

« Je ne vais pas vous conter l'histoire de Barbe-Bleue. Somme toute, c'était un homme comme les autres avec ses moments de faiblesse et peut-être sa pauvre folie. On dit qu'il tua sept femmes ; celles-ci n'affrontèrent qu'un très bref mo-

ment d'épouvante, peut-être était-il assez humain pour les tuer sans qu'elles s'en rendent compte ou à ce moment de l'amour où la mort nous est indifférente ? Peu importe. Je n'aurais jamais haï un homme comme Barbe-Bleue. Mais lui...

« L'avez-vous entendu jouer Mozart ? Demandez-le lui. Il joue avec ce que vous avez de plus intime comme une otarie avec ses ballons multicolores. Ensuite, il pose sur vous des yeux très doux comme pour s'excuser ou vous expliquer qu'il ne s'agissait que de bonté de sa part et vous avez envie de l'embrasser comme une image du Seigneur. C'est pourquoi il faut qu'il meure. Mais la mort, il la connaît si bien qu'on jurerait qu'il l'aime, qu'elle est tout ce qu'il aime... Il est déjà mort !

« Je ne suis pas folle. Je ne m'ouvre pas devant vous de projets criminels. Je suis la victime et je ne fais que déposer ma plainte devant ceux qu'elle intéresse. Camponegro est un homme immuable. Croyez tout ce qu'il dit, il ne ment jamais, mais surtout écoutez-le jouer. Tel qu'il est, tel il était il y a neuf ans, à Florence, avec moi, tel il sera toujours.

« Mon père était mort l'année précédente, nous venions de nous marier. J'avais toujours su que je serais sa femme : sa famille et la mienne étaient alliées depuis très longtemps, mais ce n'est pas cela : nous fûmes élevés ensemble et nous étions amoureux à dix ans. C'est ici qu'il apprit le piano. J'allais l'entendre dans le grand salon où personne ne venait et qui était notre refuge. Je l'accompagnais souvent, nous aimions parler, rire ensemble, la vie était facile et dure, nous étions décidés à vivre tout de suite le bonheur qu'on promet aux enfants pour plus tard, avalant chaque jour avec une épouvante rieuse les réserves de la vie future. J'eus dix ans, douze ans, quinze ans.

« Il partit au loin très longtemps, plus de trois ans. Je l'attendis en lui écrivant. Je ne l'oubliais pas une seconde et quand il rentra je vis que lui non plus n'avait pas oublié. Le soir même il demandait ma main à mon père qui, naturellement, refusa. (J'avais dix-huit ans.) Djiovan la redemanda chaque année. Mon père qui était très vieux mourut peu après la quatrième demande. »

Elle se tut brusquement et se mit à me dévisager comme si toute son intelligence, toute sa sensibilité butaient sur un mystère qu'une fois de plus elle espérait entrevoir dans les yeux d'un autre. Après un long moment de silence, quand elle reprit son histoire, sa voix toucha une terre lointaine.

« Ecoutez-moi, Mademoiselle, nous nous sommes mariés, mais un jour il cessa d'être celui que j'aimais et il commença à jouer avec mon âme comme s'il était Dieu. C'était à Florence.

« J'étais heureuse. Non comme ces femmes qui digèrent en boas le bonheur d'être mariées, je voyais Florence pour la première fois (bien qu'elle soit de l'autre côté des montagnes qu'on aperçoit du toit de cette maison) et je la voyais par ses yeux. Nous habitions grâce à un de ses amis l'un des palais élevés sur les collines qui dominent la ville de la rive gauche de l'Arno. Un jardin suspendu se déployait autour de la maison comme la corolle d'une jupe gitane, descendait en bondissant de terrasses en terrasses plantées de petits massifs très verts ou fleuris, de grands arbres d'essence précieuse jusqu'à des vergers d'oliviers et, au-delà, tout autour, à un quartier populaire qui se bâtissait, menace des temps à venir, public mécontent, tout ce à quoi il faudrait rendre compte un grand soir d'incendies.

« C'est dans cette île que cela commença : trois mois plus tard, j'étais de nouveau seule à Parme, lui était à Florence avec une autre. Ce sont ces trois mois que je voulais vous dire.

« Djiovan a-t-il jamais été comme les autres ? Tout ce qu'il entreprenait, je le faisais avec lui. Je sais la musique : je joue bien du violon, assez bien du violoncelle. Nous jouions ensemble comme nous nous aimions. Je n'imaginais pas un jour de séparation sans que mon coeur s'arrête. Djiovan était un homme extraordinaire. Il n'était pas connu comme il l'est aujourd'hui, mais il était en train de le devenir, cela ne l'inquiétait pas : la musique le passionnait et la musique, c'était encore l'amour.

« Ce fut elle qui se fêla la première. Quelque chose d'infime se modifia. Nous étions toujours ensemble et à chaque

heure du jour et de la nuit, mais c'était comme s'il manquait une seconde, l'heure n'était plus pleine, l'air ne nourrissait plus mes poumons. Je ne sus pas ce qui arrivait : un vide s'ouvrait en tout, d'abord dans l'amour, et c'était qu'à ce moment déjà il commençait à s'éloigner, l'âme se détachait des corps et flottait quelques lignes au-dessus, déjà capable de leur jeter ce regard de haut qui est la première frayeur, la première victoire de la mort. J'eus peur et chaque jour je me donnais à lui avec plus de passion, d'angoisse et d'abandon parce que, n'est-ce pas, c'était peut-être ma faute, j'étais responsable de ce changement dans l'équilibre de l'air, la densité de l'heure, de notre amour qui baillait, poisson tiré hors du fleuve.

« Un jour, Djiovan me reprit une mesure ; je ne pus comprendre. Il expliqua avec tant de tendresse confuse ce qu'il tenait pour une faute d'interprétation que je fus désespérée : il venait de rejeter tout ma musique. Vous savez, il joue comme un archange. Qui d'autre joue mieux que lui ? Cette perfection m'abattait. Je n'y atteindrais jamais et il venait de me le faire remarquer avec la gentillesse des adultes qui grondent un enfant comme pour l'encourager et l'inciter à faire mieux et qui le persuadent seulement qu'il n'y arrivera jamais. Il prit ses distances, infinitésimales — et pas uniquement en musique, car je m'étais contentée de l'accompagner et je le poussais maintenant à jouer seul puisque jouer avec lui était devenu une souffrance —, mais moi j'en vins à l'aimer en plus comme un père.

« Vous me direz : ceci est courant, combien d'hommes font comme lui ! Mais je l'avais connu si fraternel que toute chose était immanente à notre amour, cela même qui maintenant s'élevait si haut que cet amour en devenait vulgaire. J'eus honte, je fus coupable. Il cueillait une fleur, me la présentait et me prouvait que je ne l'avais jamais regardée. Depuis dix ans je n'avais vu que lui au monde et ce fut comme un reproche amer.

« Je lui proposai de m'effacer, de retourner à Parme, de le laisser seul avec ce monde et la musique afin de ne pas le gêner davantage. Je ne l'avais jamais admiré autant, je

ne fus jamais aussi petite, aussi humble, aussi dévouée à ses pieds. Il me fixa longtemps sans rien dire, silence où mille interprétations confuses m'empoisonnaient : n'allait-il pas accepter de m'anéantir ? Mais il rit. Il rit ! Il fut tendre, enjoué, câlin, il refusa ce sacrifice, dit qu'il était fou, m'entraîna dans la chambre aux rideaux de velours pourpre.

« Ce soir-là je connus le plaisir. Pardonnez-moi d'entrer dans ces détails, ils comptent. Je ne sais combien de femmes ont pu connaître immédiatement le plaisir, mais nous étions mariés depuis quinze semaines et il me parut que l'amour renaissait, que j'étais devenue une amante. Mon corps avait répondu et je pris cette réponse pour un signe. Je passai la nuit sans dormir afin de ne rien perdre du bonheur nouveau qui m'enflammait. Au matin, il me le redonna. Je fus folle de douleur quand il me quitta, il allait chercher des cigarettes.

« Nous vécûmes deux semaines dans cet incendie. Nous ne faisions plus de musique, nous ne parlions plus, parfois nous sortions dans le jardin. Nous vivions dans les flammes pour forger de nos deux corps un seul. Un soir qu'il était entré en moi, que je l'accueillais de tout mon être, il dit que nous allions réussir, que nous n'étions plus qu'un, qu'il était la tête et moi l'âme de ce nouveau corps. Je le crus. Je dis oui à cette fable, je le reçus avec la ferveur d'une sainte le corps de Jésus et la jouissance m'abattit comme une foudre.

« Quand j'ouvris les yeux, il n'était plus là, j'entendis Mozart. Il ne jouait jamais Mozart en public. Mozart, c'est l'âme et l'âme, c'était moi, il l'avait juré, il n'avait pas le droit !

« Je descendis. En me voyant, il interrompit la musique et se tourna vers moi.

— C'est toi qui joues.

« Comme je restais interdite, il dit encore :

— Ne t'ai-je pas dit que nous étions un ? Mon amour, je te possède si entièrement que je sais tout. Mais moi je peux le dire. Pourquoi ? L'âme est une énigme. C'était toi qui jouais.

« J'eus le vertige. Je pressentais à quel abîme il pouvait m'entraîner. Je fus lâche. J'eus peur du malheur et de plus en plus dans les semaines qui suivirent et qui furent les dernières...

« Le printemps virait lentement à l'été par des nuits illuminées du chant des rossignols. J'allais écouter, oublier, c'était comme le chant des étoiles et de la lune. Lui me rejoignait, parlait longuement, je l'écoutais sans rien dire parce que je n'en avais plus la force et qu'il parlait déjà comme j'aurais voulu lui parler, qu'il avait non seulement deviné mes pensées, mais les développait en images qui étaient celles qui disaient mon âme, celles que j'avais cherchées depuis toujours et que lui avait trouvées. Il s'asseyait près de moi et m'expliquait mieux que moi les variations de mon amour. Oui, il savait tout. Je me laissais glisser lentement vers le plus obscur, le zéro, je ne voulais plus comprendre, j'étais un désert hagard ; la souffrance me faisait si peur !

« Le dernier soir, j'étais sur la plus haute terrasse, baignée par le parfum violent des fleurs des accacias, absorbée dans la contemplation de Florence blanche et rouge sur qui le soleil mourait. Je le vis monter avec une jeune femme, j'entendis leurs soupirs s'échapper de la fenêtre de notre chambre, mais quand il monta avec elle, je n'avais pas bougé. Il vint vers moi sans sourire et elle s'immobilisait de stupeur derrière lui. Il m'embrassa sur les lèvres.

— Je savais que tu ne bougerais pas. Tu es folle ou bien tu es morte, dit-il à voix basse. Puis, se redressant soudain, il ajouta d'une voix plus forte : « Je te présente Lucia. Lucia, Clara, ma femme. Je ne t'en avais pas parlé : elle est folle. »

« Je pris le train de Milan la nuit même. Pendant le trajet, je me répétais : « Non, Djiovan, tu te trompes, Djiovan, je ne suis pas folle. » Je sentis tressaillir un sentiment nouveau. Je m'y accrochai de toutes mes forces : c'était la haine. Mais elle pouvait me sauver. C'est très difficile, à vingt ans, de haïr, Mademoiselle ; je m'y efforçai. A l'aube, j'étais de retour à Parme. Je tremblais de peur, de solitude et de chagrin, mais j'avais commencé à poser les premières pierres de ce qui devint peu à peu une haute tour solide, mon phare, mon donjon, ma haine.

« Généralement, la haine n'est pas un sentiment dont on parle soi-même, mais vous ne croyez plus que je suis folle. J'ai su que Lucia l'était devenue quelques mois plus tard. D'autres femmes ont préféré la fuite, l'insignifiance ou la mort. Je sais tout de lui maintenant et il le sait : je lui écris parfois pour lui donner des conseils et il les suit presque toujours car ce sont les décisions mêmes qu'il aurait prises. Mais je n'ai rien rendu des coups donnés et il ne me craint pas encore. Je l'observe. Un jour je commencerai moi aussi à jouer avec son âme. »

A la porte où elle me reconduisit elle ajouta encore quelques mots : « Méfiez-vous, il se peut qu'il me faille plusieurs années avant de le détruire. Adieu, Mademoiselle. » C'est sur le trottoir que je m'aperçus que je n'avais pas prononcé un mot.

* * *

Le surlendemain, Djiovan ne vit pas une combinaison qui, en cinq coups obligés, lui faisait gagner la qualité. Je préparais ma contre-attaque sur l'aile Dame quand il coucha son Roi sur l'échiquier, se leva et vint me prendre le bras avec un geste qui me rappela celui qu'avait eu sur la place de la petite église la contessina. Nous sortîmes.

Le club se trouve près du *Parco ducale* où Djiovan m'invita à l'accompagner. A la grille, il m'offrit un bouquet de violettes.

— Ceci est rare, dit-il. Les Parmesans se méfient des violettes, elles leur semblent si véhémentes. Parme... Vous aimez cette ville, n'est-ce pas ? Elle a vieilli si vite qu'elle ne s'en est pas encore rendu compte, mais y entrer, c'est sortir du siècle qui continue à tourner, là-bas, à New-York, Londres, Paris ou Milan. Ici subsistent quelques caractères d'une enfance surannée qui s'est immobilisée sans aucun des gestes spontanés de jadis. Vous avez pu voir le dimanche combien notre bourgeoisie tient à ses rites. Dans l'aristocratie ils sont cérémonies. C'est un trait de l'enfance d'en inventer pour le plaisir. Moins pourvus d'imagination, les Parmesans brodent sur les canevas transmis par leurs ancêtres.

Donna Clara n'a peut-être pas résisté, l'autre soir, au plaisir de vous informer que ma famille a servi la sienne quelques siècles.

— Elle ne m'a parlé que d'une longue alliance.

— Vraiment ? Cela donne à réfléchir. Chaque jour sa haine s'élève à de plus prodigieuses hauteurs. On se demande jusqu'où cela peut aller. Non, mon père fut le dernier d'une longue lignée de domestiques. C'était une sorte d'aristocrate que tous saluaient ici assez bas pour que son orgueil — démesuré — n'en souffre jamais. En 1942 ou 43, les de Banchi considérèrent qu'ils ne pouvaient plus se permettre le luxe d'une lignée de domestiques et proposèrent à mon père la gérance d'une petite usine d'instruments d'optique qu'ils possédaient sur la via Emilia, dans la direction de Salsomaggiore. Quelques années après la guerre, ils se trouvèrent tout à fait ruinés. Mon père racheta l'usine et fit en sorte qu'ils puissent conserver la maison que vous avez pu voir. Elle est fort belle, mais à cette époque la viale San Michele était encore un grand boulevard tranquille vert feuillage et rose brique. Le vieux comte fit à mon père la faveur de le considérer toujours comme le premier de ses familiers bien qu'il ne vécût plus, au milieu de ses meubles rares amassés par des générations de Banchi au goût très sûr, que d'une petite rente d'à peine un million. Mon père veilla jalousement à ce que les maîtres ne manquassent jamais d'un luxe qui leur était, croyait-il, essentiel.

Quand ma mère mourut, la comtesse proposa à mon père de m'élever comme son fils. Il goûta, je pense, la joie la plus vive de son existence. Je venais d'avoir douze ans. Depuis quelques années, j'avais commencé à pianoter sur le vieux Bluthner du salon d'apparat. La comtesse prenait plaisir à m'enseigner ce qu'elle savait. On me donna alors le meilleur professeur de la ville. Je fis de rapides progrès.

Mon père ne vint plus nous voir que de loin en loin ; il amassait une fortune assez considérable, ce qui se refléta bientôt dans la maison par un train de vie plus digne des fastes auquels elle était habituée. Je n'étais pas conscient de ces détails. J'étais un enfant, mais sans doute plus encore : avez-vous remarqué que certaines personnes croient constam-

ment à la vérité de ce qu'on leur dit ? Les enfants arrivent pourtant assez vite à distinguer le vrai du faux. Par exemple leurs jeux poursuivent souvent ce but : atteindre une vérité par le moyen d'actes qu'ils représentent, de mensonges qu'ils font aussi bien aux autres qu'à eux-mêmes et qui sont donnés comme tels sans qu'on en tire la conséquence que moi je tirais toujours : ne pas se soucier de ces simulacres. Il me semblait que si je cédais une fois à la tentation du jeu ou du mensonge je risquais de perdre à jamais la vérité.

Il y avait la musique en laquelle je croyais et aussi Clara qui était une petite fille bouleversante et qui comprenait beaucoup de choses. A elles deux je découvrais mon coeur et elles me faisaient la même réponse.

Clara apprenait le violoncelle qui, je ne sais pourquoi, était à la mode chez les dames de Parme, mais elle aimait surtout le violon qu'elle pratiquait dans une demi-clandestinité depuis que nous avions découvert au grenier un vieil instrument oublié dans un coin où, sous cent ans de poussière, tout un monde d'ombrelles, de poupées, de poèmes byroniens se souvenait d'une aïeule de Crémone venue s'allier aux de Banchi par défi aux Autrichiens. Par elle nous fîmes connaissance avec toute une littérature délicieusement romantique, puis avec Stendhal qui semblait avoir écrit pour nous. A ce moment je jouais tous les romantiques allemands, nous étions plus graves que tous les vieillards de Parme réunis, nous cherchions la vérité, une vérité de l'enfance qui fuyait entre nos doigts mais qui nous fit cinq ans amoureux d'un amour fou et très pur.

Les vieux de Banchi finirent quand même par s'en inquiéter et le comte me fit appeler dans sa bibliothèque. Mon père se tenait à ses côtés. Mes progrès, dirent-ils, étaient si encourageants qu'ils se décidaient à me procurer des leçons dignes de mon talent. Il était malheureusement impossible de rester à Parme. Il fallait m'exiler. Ils me laissèrent choisir Paris ou Vienne. C'était Charybde et Scylla. Je choisis Paris : je croyais la France pleine de Stendhal.

J'étais timide. Je ne comprenais que mes rêves, et que le monde dans lequel on venait de me pousser était incompréhensible. J'appris à mimer quelques gestes communs, imagi-

nant ainsi ne pas trop détonner. Pour le reste, j'étais heureux de passer le plus clair de mon temps au piano. Les hommes ? Je ne les connaissais pas, je les croyais très différents de moi, ils me faisaient un peu peur, ils m'étonnaient bien plus. Quel bonheur trouvaient-ils à vivre une vie vide de passion et qui me paraissait consister à étendre sur seize heures les quelques gestes que la vie demande pour se perpétuer ? Manger, déféquer, acheter, vendre, s'habiller, se laver, lire le journal... ne semblaient-ils pas prêter à ces activités toute leur capacité d'attention ? A moins que derrière cela autre chose se cachât ? J'ouvris un oeil : non, personne ne semblait attacher à la vérité une très grande importance et l'émotion qu'ils donnaient à voir quand je leur jouais un morceau était le plus souvent soigneusement feinte.

Une nuit, des rêves effrayants s'emparèrent de moi. Je n'étais pas endormi, mais la fièvre m'empêchait de les repousser. Je claquais des dents penché sur l'eau de la Seine. C'était une eau noire et lisse comme un miroir. Une forme apparut près de mon reflet et je me dis que c'était peut-être elle, mais j'avais si froid que je ne pouvais étendre le bras pour m'en assurer. La forme disparut. Je restai seul devant mon image, tache pâle, luisante mais faible et lointaine, glissant sur cette eau d'huile noire et soudain la forme apparut une seconde fois, tout près de mon image et, me sembla-t-il, plus claire qu'elle. Cela m'intéressait et me dégoûtait comme un mystère. Je ne me souviens plus des propos qui traversaient mon esprit sans que j'eusse sur eux le pouvoir ni de les arrêter ni de leur commander (car je pouvais me parler, je pouvais me rendre compte de ma situation et néanmoins cette parole continuait à se dévider inlassablement par derrière comme la trame folle de ma vie), et ils n'avaient d'ailleurs aucun rapport avec la vision. Epuisé, je réussis au matin à dormir quelques heures.

Le lendemain fut une lumineuse journée d'hiver. J'allai au jardin du Luxembourg avec le sentiment d'une libération. Le monde net, clair, réel me disait de prendre, de faire de lui ce que je voulais. Je sus tout à coup que toutes les forces employées à explorer le rêve et l'art pouvaient s'appliquer à l'autre monde, que je pouvais infléchir ma destinée et tou-

tes les autres suivant les lignes de ma vérité. Quelle était-elle ? Je réfléchis sans pouvoir mettre de nom sur elle, mais elle était joyeuse, forte et elle me poussait à tout car je me rendais compte que rien ne devait m'échapper de ce qui concerne les hommes et les femmes. Je cessai de me préoccuper de ceux qui perpétuent la vie sans bonheur, joies ou ferveur que pour la galerie, car je voyais bien que l'amour-propre qui m'avait semblé le plus mystérieux des sentiments dont parlait Stendhal était la puissance générale qui réglait le monde. Il est difficile de percer à jour un homme ou une femme sans déception. J'avais cru devoir mettre en marche des machineries compliquées, je n'avais qu'à mouvoir quelques leviers simples. Même les âmes les plus hautes se donnaient parfois avec une frénésie qui me sembla honteuse car, souffrant de ne s'appuyer sur rien, il suffit de leur fournir un fauteuil pour qu'elles se contemplent à perte de vue dans un vertige de bonheur enfin sûr de lui-même.

Je songeais de plus en plus souvent à Clara. Je me disais : « Quelle différence ! » Elle était la seule que je pourrais jamais aimer ou haïr. Je voulais lui donner les plus grands bonheurs et parfois je me dis que j'ai réussi : n'a-t-elle pas été heureuse et même de trois ou quatre bonheurs différents alors que tant de grands amours n'en ont jamais porté qu'un seul ?

En revenant de Paris, j'espérais trouver plus en Clara. Je ne me trompais pas. Je revis une jeune fille extraordinairement belle et qui ne le savait pas encore et je fus reçu après trois ans d'absence comme si nous ne nous étions jamais séparés, par un amour aussi fou, aussi enfantin, aussi abandonné. Je fus ébloui.

Mais son père nous sépara encore. Je vécus trois ans en attendant le jour où nous serions ensemble pour toujours. J'acceptai d'attendre. Je n'étais plus tout à fait un adolescent. Je finis par aimer cette attente : comme un séminariste, je faisais mes classes d'amour et, avec l'aide de la musique, je devenais savant. Le coeur humain est un organe fragile et compliqué et pourtant je vois qu'il est indestructible. Il demande une autre connaissance. Il est vrai qu'elle m'écrivait chaque jour, que je répondais aussi longuement et que le

comte se faisait lire toutes nos lettres. Nous apprîmes le demi-mot et quelques techniques des codes secrets.

Evidemment, je ne savais pas à quel point notre aventure était risquée et, dans une certaine mesure, entièrement illusoire. Pendant les trois premières années à Paris, j'avais étudié le coeur quotidien des hommes. J'avais été choqué par son épaisse simplicité. Mais alors, j'explorais le coeur éternel, le coeur ravi, le coeur céleste et infernal de l'homme. Je vivais une autre dimension du coeur, celle à laquelle s'adressent la musique, l'amour ; j'oubliais la première, je ne connaissais rien d'une troisième encore.

A la mort de son père, je revins à Parme et nous ne nous quittâmes plus. Nous étions au ciel, la terre n'existait pas. Seuls étaient vrais nous deux, notre amour, les sonates pour violoncelle et piano de Beethoven, pour piano et violon de Brahms, nous deux encore. Nous allâmes nous marier à San Giovani. Rien ne changea. Vous pouvez sans doute imaginer ce genre de paroxysme : nous étions possédés, je ne voyais qu'elle, je vivais d'elle, j'étais le monde entier prosterné, heureux, qui la contemplait, la dévorait, mourait en elle, nous n'étions plus qu'un seul animal androgyne.

Mais un peu plus tard, à Florence, un jour que nous travaillions Schubert, je me fis une remarque saugrenue. Quoi ? Nous étions en train de délirer et de façon fort vulgaire. Je le lui dis. Elle ne comprit pas. Alors une lumière violente se fit en moi. La musique est une technique d'interrogation et d'organisation, non pas seulement un moyen d'expression. L'âme ne parle pas, elle crie. C'est toujours simple et brutal, elle crie « oui », « non », ou par l'angoisse « je ne sais plus ». La musique provoque ce cri mais ne peut jamais que le faire deviner : elle l'enveloppe de rythmes, de conventions, c'est un vêtement et tout l'art est de vêtir en sorte qu'on ne perçoive que les mouvements, les poses, les états, non pas l'origine crue des désirs, mais ce qui ramène à elle par un détour long comme une chute. Clara montrait son âme nue avec une impudeur qui me fit dresser l'oreille. Je comprenais qu'elle n'était pas en ce moment musicienne, mais amoureuse, qu'elle jouait comme elle faisait l'amour, se donnait. Et l'artiste, que peut-il donner qui ne soit sans importance ? Une femme

donne son corps, peut-on croire qu'elle puisse donner en sus, par l'art, son âme ? (Et d'ailleurs, qu'est-ce que l'âme ? La somme de nos illusions, basses ou généreuses.) L'excès avec lequel elle la dilapidait et qui m'avait jusqu'alors comblé me parut en cette minute friser l'obscénité pure. Mais pour la première fois, je la compris et je sus précisément ce qu'elle attendait de moi. C'était horrible, mais finalement assez simple. L'auréole qui avait si longtemps ébloui mon coeur avait été effacée. La terre recommençait à me porter.

Avais-je cessé de l'aimer ? Non, je l'aimais comme un homme. Il m'était facile de continuer à la combler, mais je me remis à aimer en même temps beaucoup d'autres choses terrestres. Je voulus lui faire partager cet amour. Elle se rebiffa. Elle avait juste eu le temps de prendre conscience du bonheur d'aimer et d'être aimé. Le rêve dans lequel nous avions vécu s'était déchiré l'instant nécessaire pour qu'elle en voie toute la beauté et l'absurdité mêlées. Elle employa toute son énergie à refuser de voir la déchirure, à refuser de sortir d'un paradis qui devenait les limbes.

Tant d'amour m'effraya et me combla. Que pouvais-je faire ? J'aurais voulu respecter l'aveuglement qu'elle avait choisi, mais ce choix volontaire d'une vie d'un autre ordre était insupportable. Ne niait-elle pas constamment ce que j'avais choisi ? Et ma vie n'était-elle pas la plus lucide et la plus forte ? Il fallait lui en donner la preuve et réussir à lui faire quitter l'état quasi mystique dans lequel elle se réfugiait. Il fallait que je la sauve et que je la ramène, sinon avec moi, du moins là où vivent les hommes. J'en vins cruellement à lui donner presque tout ce qu'elle demandait. Le sentiment répété de se trouver devant un manque impalpable aurait dû lui faire ouvrir les yeux. Elle ne s'abandonna que plus farouchement à cette part d'inconscience que suppose tout amour. Je me mis à fureter dans cette âme si totalement offerte.

Au bout de quelques semaines, j'avais le sentiment de connaître le fond d'un être humain. Je ne résistai pas à la tentation de certaines expériences. Je m'amusai un soir à jouer Mozart comme elle avait toujours voulu le jouer. Elle faillit chavirer de cette joie qui était une douleur. J'eus pitié, je l'aimai comme je ne l'avais jamais aimée, je jurai de ne

jamais répéter cette infamie. Mais ne prouvait-elle pas que je l'aimais mieux que personne ? au point que j'avais su hisser son être à un degré de perfection qui, sans moi, n'eût jamais été atteint ?

Elle cessait de me surprendre. Je résolus de tout faire : il fallait la sauver quitte à l'anéantir. Ses yeux étaient toujours clos, farouchement. Mon amour avait changé, mais j'aimais cette Clara inconsciente, effrayée, en lutte contre elle-même et le réel, qui passait ces longs jours de printemps assise dans le jardin, à se boucher les yeux, les oreilles, à revenir vers l'ancien coeur comblé d'amour, à mourir d'amour... J'allais souvent la rejoindre. Elle m'entendait sans répondre, n'écoutait que ce qui pouvait nourrir son rêve lointain, fragile, qu'elle protégeait contre le monde entier et moi-même, ne regardait que l'ancien visage de l'amant fidèle que je n'étais plus, finissait par murmurer de sa voix grave : « Mon amour ! » Je m'éloignais. Un de ces jours, je lui fis, me souvenant d'impressions déjà anciennes, une proposition qui me sembla tout concilier et dont la nature puérile m'apparut tout de suite après : « Sois du corps que nous formons l'âme, lui dis-je, je serai l'esprit. » Car elle se donna à cette fiction avec trop d'enthousiasme pour que je ne la perçoive pas comme telle. Je dus rejouer Mozart. Elle ne fit que se réfugier plus profond dans ce rêve dont rien ne pouvait plus la tirer. Je m'asseyais à côté d'elle. Je la regardais souffrir et refuser de souffrir. J'étais désolé. Mais je savais tout de son rêve — les rêves sont monotones —, j'aurais pu tout décrire, mais quand elle tournait les yeux vers moi, je fuyais avant qu'elle ne répète d'une voix trop normale sa déclaration de folle.

Elle a dû vous dire comment j'ai pu la sauver. Elle prit la place que j'avais réservée dans l'express Rome-Milan, blessée à mort. Je ne savais pas vraiment si elle allait guérir ou agoniser, mais ce serait chez elle. Là, elle réussit à rebondir en touchant le fond, ce qu'on appelle le fond du désespoir. Mais je connaissais mal la puissance de réorganisation de la haine. Je n'avais de ce sentiment qu'un savoir théorique.

Plus tard je m'aperçus qu'on peut arracher le coeur d'un être humain, le couper en morceaux, il n'en meurt jamais.

Il le recolle ou il prend n'importe quel autre organe et le fait fonctionner, vaille que vaille, mais de façon remarquable, comme un coeur.

Mais Clara, savez-vous quel organe elle adopta ? On pourrait l'aimer rien que pour cela : elle adopta mon coeur. De sorte qu'au centre même de sa haine, elle me poursuit encore d'un amour plus désespéré que le désespoir.

Nous étions à ma porte. Djiovan Camponegro me salua et tourna les talons. Je ne l'ai jamais revu.

Pourtant, je pense encore souvent à Camponegro et si je devais conclure cette curieuse histoire, pourquoi ne lui dirais-je pas à peu près sur ce ton : « Vous avez raison, Djiovan, c'est en Clara que bat encore votre coeur ; mais irez-vous le lui demander ? Vous êtes seul, ne croyez-vous pas à la perfection de la solitude ? Un moment vous avez cru revenir, mais ce n'était que permission accordée, illusion créée par le gouverneur d'un pays qui n'existe plus, saccagé, pillé, vidé de toute substance. Avez-vous déjà terminé le massacre ? Pouvez-vous faire renaître Samarkande ? Ou sont-ce des images qui ne veulent rien dire ? Camponegro, lucide, aucun brouillard ne vient adoucir ces paysages lunaires, non exempts de beauté si l'on considère la cruelle splendeur des momies ou des squelettes. Le camp noir et la lumière... Le campement volant du coeur reste dans l'ombre. Il fallait être maître de la lumière pour la diriger là où elle ne pouvait vous éblouir : ne craignez-vous pas, Camponegro, les éblouissements qui ne viennent pas de vous ? Gengis Khan faisait en sorte que le monde soit enfin semblable à lui. Il fallait éteindre Clara, Lucia, les autres ; il fallait que tout revienne, retourne à la pureté d'un désert noir. »

Mais le style de ces fantômes parmesans commence à me peser et j'aurais plus envie encore de lui crier pour finir quelques mots simples, épais et crus.

(Aix, mai 1975, septembre 1976.)

CLAUDE-GUY JASMIN